

LA NAISSANCE DE JEANNETTE

Mademoiselle, s'il vous plaît !

Jeannette était habituée... Tous pressés !

Elle travaillait dans ce restaurant depuis deux ans, courant sur ces hauts talons d'une table à l'autre, le petit tablier rouge bien serré pour souligner la taille, les cheveux sagement attachés en haut du crâne, quelques mèches retombant sur les tempes et la nuque. Toutes les serveuses étaient sélectionnées pour leur aptitude à sourire dans l'adversité et leur capacité à piétiner d'une table à l'autre dans des petites chaussures vernies noires à talons, qui mettaient en valeur le genou, galbaient le mollet et leur donnaient une démarche de top-modèle — la nonchalance en moins. Le patron tenait beaucoup à l'allure de ses serveuses et disait à qui voulait l'entendre que ce qui est dans les assiettes compte moins que la manière dont elles sont servies. C'étaient ses critères à lui et, d'ailleurs, sa formule marchait bien, un menu unique chaque jour, un plat un dessert un verre de vin un café pour 17 euros... Son restaurant ne désemplissait pas.

Ce n'est pas qu'elle était belle, Jeannette, mais elle avait quelque chose de poignant, attirant le regard des hommes qui, une fois capté, ne pouvait plus s'en détacher. Elle sentait ces regards et s'amusait

alors à évoluer comme une danseuse, tournoyant avec souplesse d'une table à l'autre, précise, efficace, partout à la fois, décochant un sourire là, apportant les plats d'argent brûlants ici, criant un ordre en cuisine, ou courant pour apporter l'addition.

Elle en jouait avec la légèreté de la jeunesse, et oubliait là les souffrances de sa vie, se lançant chaque matin le défi d'être belle et vivante, pour oublier sa « non-naissance », grande question qui la taraudait, dès qu'elle arrêta de vivre à toute vitesse.

« De qui suis-je l'enfant... ? Qui est ma mère ? Pourquoi m'a-t-elle abandonnée...? »

C'était sa musique de fond à elle, elle avait grandi avec ces interrogations.

Chaque fois qu'elle gagnait une année de vie et qu'on lui organisait une fête pour son anniversaire, c'était comme si elle rapetissait pour redevenir enfant, bébé, nourrisson, fœtus, se rapprochant du moment de sa conception... pour savoir, pour comprendre.

Et, de fait, elle avait fondu, perdant les rondeurs de la féminité, en même temps que ses règles, pétulante en apparence, affaiblie, harassée en vérité.

Pourtant, elle avait été élevée dans une famille

aimante: sa mère, celle qu'elle appelait Maman, la chouchoutait, la gâtait et la regardait vivre avec émerveillement. Un enfant avait tellement tardé dans sa vie ! Chaque fois qu'elle la contemplait, elle se souvenait de cette immense vague d'amour qui l'avait envahie quand on lui remit ce bébé dans les bras, si petit, si fragile, si précieux ! Elle avait su, d'instinct, que si pour elle l'enfant était dans son cœur exactement comme celui à qui elle aurait donné la vie, il ne pouvait en être de même pour la petite fille qui avait vécu l'abandon.

Son père avait toujours été plus distant. Homme d'affaires débordé, il fut, à l'arrivée du bébé, surtout heureux du bonheur de sa femme mais il ne vibrerait guère devant les babilllements de sa fille. Il vivait dans le déni de leur histoire familiale et trouvait d'ailleurs de bonne foi, que Jeannette ressemblait à son épouse. Quand Jeannette grandit, la jeune fille qu'elle devint le combla, achevant de le rendre vraiment père. Ses yeux bleu pervenche, tournant au violet quand elle était sombre, lui conféraient un mystère et une force subtile. Tout ce qu'il aimait chez les femmes !

Enfant, Jeannette avait été une petite princesse insouciante, adulée de tous. Les mots révélant le mystère de sa naissance et comment elle était arrivée dans cette famille avaient été prononcés dès son plus

jeune âge et sa mère, merveilleuse conteuse, racontait souvent des histoires d'une petite fille adoptée à qui il arrivait de belles aventures. Ainsi grandissait-elle sans angoisse dans ce doux cocon, enfant unique mais entourée d'une flopée de « cousins-cousines » dès que les vacances étaient là.

Pourquoi cet état de grâce avait-il un jour fait place à la grande question obsédante qui ne la quittait plus ? Comment un jour tout cet amour dont elle était entourée lui parut-il dérisoire auprès du seul amour qui comptât à ses yeux, celui de la femme qui l'avait mise au monde et qui ne figurait pas dans sa vie ?

C'est à partir de la grossesse de sa grande cousine Rachel qu'elle prit conscience de la place de l'enfant dans le ventre et le cœur d'une mère. Impossible de voir un enfant pousser en soi sans l'aimer ! Rachel caressait son ventre et chantait des chansons au bébé, parlait de lui comme d'une personne, avait déjà choisi le prénom qui correspondait à l'enfant de ses rêves... Et pourtant, ce n'était pas facile non plus pour Rachel, car elle était très jeune et encore étudiante, son copain finissait sa thèse, ils n'étaient pas mariés et cela paraissait extraordinaire à Jeannette qui avait alors onze ans et vivait dans ce milieu catholique et bourgeois de province. Rachel attendait un bébé « surprise », comme

elle l'avait probablement été... Et Rachel, radieuse, tricotait et confectionnait un berceau pour accueillir le nouveau-né...

Pourquoi sa mère n'avait-elle pas pu faire ce choix ? Il fallait qu'elle y fût obligée !

Jeannette tentait désespérément de comprendre pourquoi elle n'avait pas été capable de métamorphoser en bonne mère, celle qui l'avait mise au monde.

Pour adoucir sa vie, et se dessiner un passé, elle commença à tisser son histoire au gré d'une imagination fantasque et se construisit une mère trop jeune, empêchée de garder l'enfant qu'elle portait par un milieu hostile, contrainte de choisir entre l'amour et la raison. C'était sûrement Jeannette la rêvait ainsi une jolie et frêle jeune femme, romantique et passionnée, malmenée par la vie, victime de la pression sociale qui, à l'époque et dans certains milieux, contraignait une femme dans cette situation à abandonner son enfant.

Jeannette se disait que, lorsqu'elle serait grande, elle partirait à la recherche de sa mère, pour la sauver, la rassurer, rétablir ce lien charnel, lui redonner confiance, lui expliquer qu'elle ne lui en voulait pas et qu'elle l'aimait.

Oui, elle lèverait le secret de sa naissance, elle mettrait un visage sur sa vie d'anonyme, une terre sous ses pieds d'exilée.

Jamais elle ne pensait à l'homme qui aurait dû être son père...

Mais, avant tout, elle devait attendre son heure et grandir.

Elle grandit donc ! Travaillant bien à l'école, classée au tennis, primée en danse, relevant tous les défis. Aller toujours plus loin, dépasser les autres et se dépasser soi-même, c'était sa manière à elle de ne pas mourir. Et, dans cet exercice, elle se consumait... La petite fille aux joues rebondies fit place à une liane filiforme et asexuée.

Le bac en poche, elle attaqua des études littéraires. C'est à cette occasion qu'elle quitta la grande maison où elle avait grandi et s'installa à Paris dans un appartement en colocation avec sa copine Philomène, qui avait intégré, comme elle, l'Université. Elles partageaient les mêmes passions littéraires et travaillaient toutes deux au même restaurant, deux fois par semaine.

Philomène avait dix-huit ans. Elle était liée à Jeannette depuis la maternelle et racontait que son

premier souvenir de Jeannette remontait aux câlins qu'elles échangeaient, quand il fallut quitter les mamans pour s'asseoir sur le banc de l'école, le matin du premier jour. Elle disait que la tendresse de petite mère dont Jeannette l'avait entourée ce jour-là, était à jamais gravée dans sa mémoire. Elles avaient depuis toutes ces années gardé une connivence viscérale, qui fonctionnait sans mots. Philomène connaissait et comprenait les souffrances de Jeannette et l'écoutait avec patience, quand elle divaguait vers cette mère qu'elle s'était forgée.

Philomène se rendait bien compte que son amie s'étiolait, se perdait dans ses questionnements. Lorsque Jeannette commença ses démarches pour décrypter son passé, Philomène l'épaula, tout en sachant que sa naissance était protégée par un anonymat du nom de x, qui n'ouvrait pas la voie vers ses origines. Jeannette, alors âgée de dix-neuf ans, consulta après de multiples étapes l'assistante sociale du lieu où elle était née, apprit que sa mère ne lui avait pas donné de prénom et avait souhaité, en choisissant de ne pas révéler son nom sur l'acte de naissance, que leur séparation soit irrémédiable. Elle était née de x, rien d'autre. Pas un indice pour se fabriquer une mère, ni son prénom, ni la couleur de ses yeux, ni l'âge qu'elle avait, ni où elle habitait. Le seul renseignement en sa possession, dans

L'environnement hostile où elle était née, était son lieu de naissance. Même la date, probablement incertaine, était suivie d'un point d'interrogation.

La psychologue du service, qui connaissait bien la détresse des enfants qui la consultaient dans ce contexte, essaya de délivrer des paroles positives en expliquant qu'un abandon pouvait être dans certaines circonstances, un don permettant à l'enfant que l'on confie à un autre couple, de bénéficier de meilleures conditions de vie et d'amour... Il n'en résulta aucune atténuation aux meurtrissures de Jeannette.

N'obtenant pas d'explication sur la rupture et la violence de sa naissance, elle se sentait de plus en plus fragile, déconnectée des humains.

Si bien que Jeannette, qui étudiait avec acharnement et tourbillonnait sans répit dans la salle du restaurant, s'épuisait, s'oubliait, se nourrissant à peine.

Jeannette se mourait.

Un jour, un grand gaillard d'une quarantaine d'années vint s'asseoir en compagnie de deux acolytes à une table, dans l'angle du restaurant. Elle ne les connaissait pas, ils travaillaient sur un chantier non loin de là. L'homme ne remarqua pas d'emblée la petite

serveuse au tablier rouge. Pourtant, tout d'un coup, son regard s'alourdit sur elle, sourcils froncés, entièrement dirigé vers les évocations intérieures, les souvenirs. Ses collègues continuaient de converser, et lui se taisait, cheminant sur le sentier de la mémoire, pour remonter à ce visage, si bien connu... D'un coup, il se souvint ! Maïté ! Cette fille était le sosie de Maïté, qui régnait dans la cuisine de sa grand-mère quand il était petit ! Les mêmes yeux pervenche, la même allure en trottinant entre les tables ! Il lui semblait pourtant que Maïté s'était occupée de tous les enfants de la maison, sans avoir jamais pris le temps de se marier et de créer une descendance.

Jeannette, inconsciente du destin qui se tramait, virevoltait avec grâce et efficacité autour des convives. Il la regardait mais c'était l'autre qu'il voyait.

Au moment de régler l'addition, il ne résista pas :

Tu es de la famille de Maïté Soulage ? C'est dingue ce que tu lui ressembles !

Le sol s'était effondré sous elle...

Quelqu'un, quelque part, lui ressemblait donc, objectivement !

Non, je ne la connais pas ! répondit-elle,

regrettant immédiatement sa trop brutale affirmation...

L'homme balaya l'image qu'il avait devant les yeux d'un revers de main, bredouilla « j'ai dû me tromper », passa ses doigts sur son front, sortit sa carte bleue, régla et, riant avec ses amis, quitta la table, oubliant déjà de cette image saugrenue qui l'avait fait remonter loin dans son enfance.

Jeannette voulait lui crier « Attendez ! Qui est Maïté Soulage ? ». Mais le client était déjà parti.

Ce nom, elle n'était pas près de l'oublier ! Maïté Soulage ! Petit caillou pour retrouver le chemin de ses origines ? Oui, elle en était sûre, Maïté Soulage lui donnerait une clef !

Mais comment la trouver ?

Le soir même, elle dévora ! Puis vomit aussitôt...

Trop pleine, trop lourde de ce secret qu'elle voulait garder encore un peu, rien que pour elle, tant il était précieux. Maïté !...

Elle se lovait dans la musique de ce prénom, en consulta l'origine, le chanta, le cria, le chuchota, lui construisit un visage, une histoire. Elle ressemblait à Maïté ! Mais qui était Maïté ? Quel âge avait-elle ?

L'autre n'avait rien dit ! Pouvait-elle être sa mère ? Elle se coucha, sans pouvoir en parler à Philomène, seule, mais plus jamais seule, prononça « Maman » lentement, une seule fois, en savourant les syllabes. La nuit qu'elle passa à réfléchir à ce qu'elle allait faire, lui parut bien courte.

Au petit matin, tout lui sembla irréel et elle se demanda si elle avait rêvé. Elle décida d'oublier Maïté, tant ces bribes de sens donnaient déjà forme à sa vie et tant elle avait peur d'en savoir plus.

Ce vingt-quatre juin, vers huit heures, le téléphone sonna.

Coucou, c'est Maman ! Bon anniversaire, ma chérie !

Jeannette écoutait sans l'entendre la voix de sa mère, monologue si lointain de ses préoccupations. Pourtant, c'est sûr, elle aurait compris ! Mais, impossible de se confier ce matin-là.

Jeannette resta assise sur son lit, encore bercée par ses rêveries de la nuit, distillant goutte à goutte la précieuse information qui s'imposait à elle : « Maïté Soulage », « Maïté Soulage... » abasourdie par la révélation de ce jour de juin, vingt-deux ans après sa naissance.